

Un essai d'itinéraire d'art en Italie, par MARCEL NIKÉ (Didot).

Ce petit manuel, qui se présente avec modestie comme un « essai d'itinéraire d'art » et c'est à dire comme une sorte de très simple petit guide, n'est pas excellent. Sans doute il n'est pas ambitieux non plus ; on aurait mauvaise grâce à lui reprocher d'être incomplet. Mais il ne dit pas tout ce qu'il faudrait dire même dans un ouvrage élémentaire et parfois il s'égare dans de bien vaines considérations. Surtout, il a le défaut de manquer de précision. Ce qu'il fallait chercher surtout, dans un livre de ce genre, c'était la précision, la netteté des renseignements et dans les appréciations générales quelque chose de rapide et de brièvement motivé. Or, trop souvent, des phrases y tiennent lieu de tout cela. Il était probablement nécessaire aussi de sacrifier quelques noms afin de montrer plus clairement par la succession des très grands artistes ce que fut essentiellement l'art italien. M. Niké voulait résumer l'histoire totale de cet art du XIII^e au XVI^e siècle. Il étudie d'abord les architectes, puis les peintres, puis les sculpteurs. Il ne me semble pas que cette division soit heureuse ; il valait mieux suivre dans l'ensemble l'ordre chronologique et ne pas séparer de l'architecture de la Renaissance, par exemple, la peinture et la sculpture de la même époque. C'est une mauvaise manière d'exposer l'histoire de l'art que de séparer ainsi les genres, comme si chacun d'eux évoluait indépendamment des autres. Cela force à des redites, ou bien à des lacunes. Mais enfin ce petit ouvrage rendra des services, parce qu'il est généralement exact et parce que le public est assez ignorant pour avoir à profiter de tout ce qu'on écrira pour lui sur l'histoire de l'art. En outre, l'appendice contient d'utiles « tableaux chronologiques des artistes » et surtout un catalogue des œuvres avec les noms des villes et l'indication des musées qui, bien qu'incomplet, est commode.

Connaissance de l'Est, par PAUL CLAUDEL (édition du *Mercur de France*).

Ce petit volume, au titre assez mystérieux, est un recueil de pages assez bien écrites et soignées qui décrivent le plus souvent des objets, des êtres ou des paysages d'Orient. L'influence de l'exquis André Gide y est, d'ailleurs, sensible. De bonnes choses sur le cocotier, sur le banyan, sur le pin. Et parfois de jolies phrases : « Je me souviendrai de toi, Ceylan ! de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal,

je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamome. » Un petit morceau sur *le Porc* ne manque pas d'agrément, mais il semble que l'auteur aurait pu observer cet animal sans acquérir d'abord, par des voyages, la Connaissance de l'Est...

ANDRÉ BEAUNIER.

MEMENTO. — A Fribourg (Imprimerie-librairie catholique suisse), *Chateaubriand et Sainte-Beuve*, par G. Michaut, professeur à l'Université de Fribourg, brochure intéressante où sont reprises et de nouveau discutées les opinions de M. Bertrin sur Sainte-Beuve. Les lecteurs de la *Revue Bleue* sont au courant de cette question. — A Versailles (6, impasse Jouvencel), *Rives et Réves*, par Louis Deloncle, lieutenant de vaisseau, commandant de la « Bourgogne », — des vers un peu inexpérimentés mais souvent assez beaux. — Chez Delagrave, *Histoire de Sainte-Barbe*, avec « aperçu sur l'enseignement secondaire en France de 1860 à 1900, » par Clovis Lamarre.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Angleterre. — Dans son retentissant discours d'il y a quinze jours à peine, lord Salisbury montrait à ses compatriotes « la vague qui s'apprête à déferler sur les côtes de l'Angleterre » et leur disait l'impérieuse nécessité pour la nation de mettre « le cœur » hors d'atteinte, « car, histoire en mains, ajoutait-il, c'est visées et frappées au cœur que périrent toutes les grandes puissances maritimes ».

Entre l'idée et son exécution, les Anglais n'ont pas précisément l'habitude de se tourner les pouces une éternité — et déjà les paroles de lord Salisbury ont mis en branle la tranquille activité de nos voisins d'outre-Manche.

Au nombre des mesures dès maintenant arrêtées, il faut mentionner le démantèlement de certaines fortresses qui, après avoir été réédifiées, seront pourvues de canons à tir rapide : le premier, le fort de Mumbles Head, sur le port de Swansea dans le pays de Galles, sera jeté bas pour être érigé à nouveau. Tous les travaux édifiés en vue de la défense des côtes seront ensuite soumis à un examen attentif et à une réfection complète s'il y a lieu. Enfin, puisqu'il importe surtout de préserver « le cœur », Londres sera entouré d'un système de fortifications à décourager l'assiégeant le plus audacieux et le plus tenace.

Tout cela, sans préjudice, bien entendu, pour ces exercices de tir que le marquis de Salisbury recommande avec tant d'éloquence aux fanatiques du *football*. D'ailleurs, c'est avant tout sur l'apprentissage tout personnel que chaque citoyen fera des choses de l'adresse et de la force qu'on compte ici. A la nation d'abord de se défendre : le War Office a trop prouvé son impuissance.

Le journal *Concord*, organe « of the International Arbitration and Peace Association », publie dans son

numéro de mai certains passages d'une correspondance échangée entre une femme Boer, actuellement en Hollande, et une amie à elle, — Miss Nicholson, secrétaire du comité fondé par quelques Anglaises en faveur du Transvaal. De cette correspondance, d'un intérêt dramatique si j'en juge par les extraits que j'ai sous les yeux, je détache, après la feuille de Londres, une vingtaine de lignes.

De Dordrecht, M^{me} X... écrit, le 14 mars, à miss Nicholson : « Je suis indignée de voir lord Roberts s'élever contre nos dires quand nous dénonçons le lâche abus que font du drapeau blanc les troupes anglaises et quand nous protestons contre l'emploi des balles dum-dum. A Spion Kop, plusieurs de mes amis sont tombés, tués par les Anglais bien après que ceux-ci eurent levé le drapeau blanc — et le même fait vient de se passer à Colenso. Cependant, nous sommes assez généreux pour admettre qu'une erreur puisse se produire... Mais, depuis lors, que de fois n'a-t-on pas vu les Boers éventrés sans pitié par les lanciers, bien qu'ils fussent blessés ou désarmés ou encore qu'ils demandassent merci. Dans sa dernière lettre, qui m'est parvenue trois semaines après sa mort, mon père me parlait précisément d'un de nos amis, un enfant de vingt ans, qui, blessé deux fois à Elandslaagte et désarmé, eut le corps traversé de quatre coups de lance tandis qu'il cherchait à quitter le champ de bataille. Une jeune fille de Pretoria m'écrit pour m'annoncer la mort de son frère, tombé, victime de la guerre, à seize ans : blessé, il agonisait au moment où une baïonnette s'enfonça dans ses chairs à deux reprises. Je ne puis du reste énumérer tous les exemples de barbarie qui sont à ma connaissance. »

Civilisation, humanité, pitié... et autres bêtises.

États-Unis. — Depuis le 14 avril dernier, la grande saison lyrique 1899-1900 est close, à New-York. Résumant brièvement l'année musicale dans la ville des milliardaires, un journal d'outre-mer — *Evening Post* — publiait dernièrement quelques chiffres qui ne sont peut-être pas sans un certain intérêt pour le peuple des mélomanes.

« Des treize compositeurs mis à contribution, écrivait la feuille américaine, Richard Wagner a été, comme toujours, le plus favorisé : on a donné de sa musique trente-quatre fois. Gounod vient ensuite, joué treize fois. Mozart et Verdi ont eu onze fois les honneurs de la scène ; Bizet a eu pour sa part dix représentations et Meyerbeer, Donizetti, Mascagni chacun cinq ; Rossini a été joué quatre fois, Beethoven, Léon Cavallo, Nicolai et Ambroise Thomas chacun une fois. De ces treize compositeurs, cinq sont allemands : d'eux, plus de la moitié des œuvres représentées. La musique italienne figure ici avec cinq de ses maîtres et huit opéras. Enfin, on a applaudi quatre compositeurs français et quatre œuvres françaises. Pour ce qui est de la popularité, la musique française, grâce à M^{me} Calvé, triomphe avec *Carmen*

qu'on a donné dix fois et *Faust*, joué neuf fois. Toutes les œuvres représentées, à l'exception de la *Flûte enchantée*, ont été chantées dans la langue originale : on sait que le grand opéra de New-York, de même qu'il est le plus riche en grands artistes, est le premier du monde entier quant à la fidélité d'interprétation. »

De l'Amérique, on nous annonce l'embarquement pour... Paris de Zitkala-Sa. Mais, au fait, vous ignorez peut-être qui est M^{me} Zitkala-Sa. Apprenez donc que ce nom à dormir sous les étoiles avec un billet de logement dans sa poche est celui d'une jeune Indienne d'un vaste talent musical et d'une beauté qui frapperait M. Alphonse Allais lui-même. Premier violon dans une troupe errante, elle vient de parcourir les grandes villes de l'Union en triomphatrice : si j'en crois les Américains, Zitkala-Sa tire de l'instrument des accents qui eussent laissé Paganini pâle de jalouse admiration. Toute la troupe dont elle fait partie est d'ailleurs en route pour l'Exposition. A une feuille musicale, — *Harper's Bazar* — j'emprunte les détails qui suivent : « Zitkala-Sa est de la tribu des Sioux de Dakota et jusqu'à l'âge de neuf ans elle fut une véritable petite sauvagesse courant en liberté à travers champs et ne parlant d'autre langue que la sienne. Ses débuts dans la civilisation et ses premiers progrès datent de son entrée dans une école de Quakers de l'Etat d'Indiana. Plus tard, elle suivit les cours d'un collège du même Etat. Là, elle se distingua : elle obtint, en effet, le premier prix d'exercices oratoires et aussi un premier prix dans un concours de même nature auquel prirent part plusieurs collèges de l'ouest. Elle débuta alors dans l'enseignement, mais elle résolut bientôt de se donner toute à l'étude du violon. *Impressions d'enfance* et *Vie d'une écolière aux Indes* : ce sont les titres d'une série d'articles que Zitkala-Sa a publiés récemment dans une importante revue et qui témoignent d'une rare maîtrise de la langue anglaise et d'un grand sens artistique. »

Italie. — Un journaliste italien de réelle valeur, Eugenio Torelli-Viollier, vient de mourir à Milan. Torelli-Viollier était né à Naples en 1843. A 17 ans, il s'engageait comme volontaire aux côtés de Garibaldi. Pour défendre et répandre les idées qui avaient passionné sa première jeunesse, il fonda plus tard le *Corriere della Sera* qu'il dirigea durant de longues années. Très soucieux des intérêts moraux et matériels de la profession à laquelle il avait donné son temps et ses énergies, Torelli-Viollier était membre du *Bureau central de la Presse internationale*.

Une nouvelle revue bi mensuelle, *l'Illustrazione meridionale*, vient de paraître à Naples.

Une autre nouvelle publication mensuelle encore : *Archivio di psicologia collettiva*. Le numéro de mai de cette revue contient une jolie étude du D^r Rossi sur *Emile Zola et la psychologie sociale dans l'art*.

G. C.